

Oui, il y a une vie après un grand projet de recherche concertée !

Par Yvan Lamonde
directeur général de HBiC / HLIC
avec Patricia Fleming

L'expérience universitaire et scientifique d'un grand projet de recherche concertée pourra intéresser les historiens à divers titres. Voici l'histoire de l'un de ces projets qui vient de se terminer.

PRÉALABLES À LA DEMANDE DE SUBVENTION ET ÉQUIPE

C'est à l'occasion d'un séminaire sur la bibliographie nationale et la recherche sur l'histoire de l'imprimé au Canada à la Bibliothèque nationale du Canada à l'été 1993 que nous contemplâmes pour la première fois l'idée de lancer un projet comme l'avaient fait Henri-Jean Martin et Roger Chartier en France et que s'apprêtaient à le faire des collègues dans plusieurs pays anglo-saxons.

L'idée fit son chemin et lors de la conférence annuelle de la Société bibliographique du Canada (SBC) à Montréal en juin 1995, celle-ci accepta de parrainer le projet. Nous organisâmes un colloque de réflexion sur la faisabilité d'un tel projet à la Bibliothèque nationale du Canada du 22 au 25 mai 1997; le défi était de faire le point sur l'état des connaissances et d'évaluer le mûrissement du projet. La rencontre donna lieu à la préparation de mises au point bibliographiques régionales sur l'état d'avancement de la recherche dans le domaine de l'histoire de l'imprimé et se termina par la décision d'aller de l'avant. Savions-nous ce que nous faisons ? Heureusement non !

La préparation d'une demande de subvention de grands projets de recherche concertée (Major Collaborative Research Initiative, MCRI) du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (CRSHC) exigea la prise en compte de multiples variables : excellence des chercheurs, représentativité linguistique, générique, régionale, universitaire, générationnelle, disciplinaire. L'équipe incarna ces facteurs : Patricia Fleming (U of T, bibliothéconomie), Yvan Lamonde (McGill, histoire), Fiona A. Black (Regina Public Library, puis Dalhousie, bibliothéconomie), Gilles Gallichan (Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec, bibliothéconomie et histoire), Carole Gerson (Simon Fraser, littérature), Bertrum MacDonald (bibliothéconomie, Dalhousie), Jacques Michon (Université de Sherbrooke, littérature).

Une subvention fut accordée au projet History of the Book in Canada (HBiC) / Histoire du livre et de l'imprimé au Canada (HLIC) pour la période 2000-2005.

UN MOT-CLÉ : COLLABORATION

À l'époque, le mot-clé de ces grandes subventions de recherche du CRSHC était la COLLABORATION. Manifestement nous étions dans la mire avec le parrainage de la SBC, la tenue de notre colloque de faisabilité et une équipe de sept directeurs qui satisfaisaient aux variables usuelles. Et puis le projet faisait une place essentielle aux étudiants de 2^e et 3^e cycles et aux postdoctorants. Plus de soixante-dix étudiants participèrent à l'aventure à titre d'auteur, de co-auteur et d'assistant de recherche; la liste de leurs noms ainsi que ceux de tous les collaborateurs est publiée dans le sixième et dernier Bulletin du projet accessible sur le site (www.hbic.library.utoronto.ca).

La demande de subvention prévoyait une autre forme importante de collaboration : la tenue, pour chacun des trois volumes – la périodisation proposée était des débuts à 1840, 1840-1918, 1918-1980 – d'un colloque préparatoire ouvert à tous y compris à d'éventuels « collaborateurs » (et non « auteurs » !) au volume. Chaque participant recevait à l'avance une table des matières provisoire du volume concerné, sorte de première conceptualisation du contenu qui tenait compte de la nécessaire continuité à garantir dans les trois volumes. Outre des communications sur l'histoire de l'imprimé durant la période concernée, le colloque préparatoire comprenait une demi-journée de discussion de la table des matières provisoire avec interventions sur la pondération des parties et des contributions ou sur les postulats de travail (tout l'imprimé et non seulement le livre, à titre d'exemples).

La collaboration la plus marquante, concrètement, fut l'utilisation intensive de l'informatique, qui constitua l'une des deux distinctions fondamentales du projet canadien des autres projets nationaux. Non pas que les autres projets nationaux n'utilisaient pas l'informatique, mais nous arrivions et partions au bon moment. La correspondance quotidienne des directeurs en fut facilitée d'autant, de même que les échanges avec les auteurs pour leur demander une collaboration, leur faire parvenir les commentaires des lecteurs de leurs textes et leur demander leur accord sur un texte final, en version-papier cette fois. Mais surtout l'usage du « Suivi des modifications » (« Track Changes ») nous permit de faire à distance le travail d'édition des textes. Chaque directeur de volume et les éditrices des textes français et anglais faisaient leur travail d'édition dans une couleur différente, si bien que

nous pouvions voir qui proposait ou corrigeait quoi et lorsque nous enlevions le « Suivi des modifications », nous avions un texte édité sur lequel les directeurs du volume pouvaient s'entendre avant de l'expédier pour approbation finale aux auteurs. L'acheminement des textes aux maisons d'édition (PUM et UTP) se faisait aussi en mode électronique, mais la dernière version éditée le fut sur papier. Imagine-t-on les gains en temps d'une telle procédure ? Nous étions conscients des différences entre « e-mail » et « snail-mail » !

La différence fondamentale entre le projet canadien et les autres projets nationaux réside dans le fait que nous étions subventionnés pour l'essentiel par un organisme public (CRSHC), puis par les universités auxquelles appartenaient les directeurs du projet. Cet avantage avait une contrepartie : il fallait respecter le calendrier de travail et de production proposé et répondre de notre travail lors d'une très sérieuse évaluation à mi-étape. Cet état de fait joint à l'usage exceptionnel de l'informatique a permis de respecter notre calendrier. En fait nous avons obtenu une extension d'une année sans extension de budget : nous avons publié les six volumes de plus de 500 pages en sept ans au lieu de cinq.

Autre « miracle » informatique du projet HBiC/HLIC : la création, sous la responsabilité du directeur de l'informatique, Bertrum MacDonald de Dalhousie, de cinq bases de données pour faciliter le travail des directeurs et des collaborateurs et laisser aux chercheurs des moyens de poursuivre la recherche. Ces cinq bases de données accessibles sur le site du projet ou à www.dal.ca/hbic-hlic sont les suivantes : 1 - Bibliography of the History of the Book in Canada / Bibliographie sur l'histoire du livre et de l'imprimé au Canada; 2 - Canadian Book Trade and Library Index / Index canadien des métiers du livre et des bibliothèques; 3 - Catalogues canadiens relatifs à l'imprimé / Canadian Book Catalogues; 4 - Imprimés canadiens avant 1840 / Canadian Imprints to 1840; 5 - Manuels scolaires canadiens / Canadian Textbooks.

Le travail de collaboration se poursuivait avec l'équipe des traducteurs des textes soit vers le français (environ les deux tiers) soit vers l'anglais, traduction financée pour l'essentiel par le Conseil des arts du Canada avec un apport de UTP et des PUM. Du point de vue du travail commun et de l'autonomie éditoriale, nous considérions les traducteurs comme des auteurs, façon de respecter l'apport unique de ces spécialistes. Être bilingue au quotidien est une chose, être traducteur en est une autre. Chaque texte traduit était revu par les directeurs du volume et les commentaires et suggestions faits aux traducteurs l'étaient soient en face à face soit par voie électronique. Une version finale des textes traduits était acheminée aux auteurs des textes auxquels nous avons demandé leur intérêt ou pas à revoir la traduction.

L'APPORT DE HBiC/HLIC À L'HISTOIRE CULTURELLE ET INTELLECTUELLE DU CANADA

Nous avons fait un bilan de cette question au colloque 2007 de la SBC qui se tient à nouveau à Montréal, façon de rendre à César ce qui appartient à César qui avait parrainé le projet. Nous nous limiterons ici à souligner trois apports à la réflexion sur l'histoire culturelle et intellectuelle du Canada. La première et la plus importante a trait au fait que notre projet a saisi à bras le corps toute la culture de l'imprimé au Canada – ce qui n'empêche certainement pas une histoire générale de la presse au Canada. Si l'histoire intellectuelle n'est pas achevée, nous avons à tout le moins analysé le médium qui servit de véhicule à l'expression des idées, des débats et de l'opinion. Mais il y a une vie pour l'histoire intellectuelle et culturelle après l'histoire de l'imprimée! Outre qu'il faut poursuivre l'histoire de l'expression orale (celle des légendes, des contes, des chansons), de l'expression gestuelle (celle du corps et des formes variées de manifestations), de l'expression matérielle (celle des artefacts), nos travaux sur l'imprimé qui s'arrêtent à l'émergence de la culture de l'informatique font bien voir qu'il faut mettre en forme l'histoire des médias électriques et électroniques. Au pays de Marshall McLuhan et de Dallas Smythe, le besoin d'une histoire de la radiophonie – dans la foulée de notre ex-présidente Mary Vipond – et de la télévision se fait impérieusement sentir, tout comme celui d'une histoire de l'informatique, de la culture du baladeur, du « clip » et du cellulaire.

Un deuxième apport a rapport à l'approche comparative en histoire : nous invitons les collaborateurs à couvrir, dans le traitement de leur sujet, l'ensemble du Canada. Tous n'ont pas pu répondre à l'invitation, mais, prenant l'exemple de la collaboration d'Yvan Lamonde au volume II sur l'histoire du commerce du livre et de la librairie au Canada, l'auteur partait d'une excellente connaissance de la réalité au Bas-Canada, mais dut comparer la situation avec les débuts du phénomène au Haut-Canada et surtout avec une tradition tout aussi bien implantée dans les colonies atlantiques, et en particulier en Nouvelle-Écosse. Le résultat de l'exercice permit de mieux voir l'apport des anglophones à la culture de l'imprimé au Bas-Canada et de constater la récurrence de « patterns » coloniaux.

L'étude de l'imprimé sur plus de quatre siècles contribua aussi à documenter la diversité des héritages culturels ou coloniaux. L'importance décisive de l'importation dans l'histoire de l'imprimé au Canada rappelle jusqu'à hier la place de la France (pour le milieu francophone), de la Grande-Bretagne et des États-Unis dans l'approvisionnement canadien tant des contenus que des formules culturelles.